

**LE SOUBASSEMENT DE LA
CATHÉDRALE SAINT-ETIENNE
DE BOURGES AU REGARD DE LA
CONTROVERSE JUDÉO-CHRÉTIENNE**



LAURENCE BRUGGER-CHRISTE

Je souhaiterais à mon tour remercier très sincèrement la Fondation Latsis ainsi que les membres de la commission de recherches pour l'honneur qui m'a été rendu et souligner l'importance de ces encouragements de nature scientifique qui, ne transitant pas par une voie hiérarchique interne à chaque faculté, échappent ainsi aux embuches et à l'enlissement des connivences « collégiales ».

La cathédrale de Bourges est un monument singulier. C'est pourtant en essayant de déchiffrer l'étrange récit de la Genèse qui orne le soubassement de la façade occidentale que l'on ressent le plus grand désarroi, tant cette séquence narrative, qui devrait se couler dans le moule canonique biblique, paraît incohérente. Le récit est rendu plus incompréhensible encore par l'accumulation d'additions parasites qui ne semblent pas, à première vue, trouver de signification. Cette « équation » lapidaire peut toutefois être résolue en recourant à des sources juives empruntées au répertoire midrashique, targumique (traductions paraphrastiques araméennes du texte biblique hébreu) et talmudique (Talmud de Jérusalem et de Babylone). Ainsi, la première scène, jusqu'alors réputée énigmatique, qui illustre Sammaël, personnage principal de la démonologie juive, « juché ou dressé » sur un serpent dragon et entouré de sa cohorte démoniaque, selon une description empruntée au *Sepher-ha-Zohar*, oeuvre fondamentale du mouvement cabbalistique au XIII^e siècle. Des incursions dans un domaine liturgique juif permettent de conforter cette interprétation : on trouve dans un *Mahzor* enluminé, conservé à la Bibliothèque de l'Alliance Israélite à Paris, une évocation des forces du mal qui se détournent au son du shofar. Ces forces du mal sont personnifiées par un démon zoomorphe dont la queue enroulée s'achève sur une feuille de vigne, comme dans l'exemple berruyer.

La scène suivante, initialement interprétée comme la création des anges en raison de sa position dans le cycle narratif, doit également être replacée dans le contexte para-biblique juif : au moment de la création de l'homme, qui figure dans l'écoinçon suivant, le Créateur rassembla une assemblée d'ange dit du service pour les consulter à ce sujet. Sammaël, à la tête de l'heptade angélique, refusa d'adorer l'homme et fut ainsi déchu avec son assemblée. La présence du soleil et de

la lune s'intègre parfaitement dans ce cursus narratif: la lune ayant pris le parti de Sammaël, elle fut amoindrie par le créateur, qui « comprima ses jours ». C'est une fois encore une incursion dans le domaine de l'enluminure juive qui nous permet d'asseoir nos hypothèses. On retrouve cette heptade angélique dans une haggadah enluminée d'origine catalane aujourd'hui conservée à la British Library: six anges procèdent à la création de l'homme alors qu'un septième, aptère, Sammaël, semble s'en détourner.

On mentionnera encore, parmi d'autres citations midrashiques, la présence d'un géant qui tente de faire chavirer l'arche du déluge, transcription exacte des versets du Midrash Bereshit Rabbah: « J'établirai mon alliance avec toi; il te faut une alliance à cause des géants. Un seul d'entre eux obture l'abîme en y mettant le pied; mais en s'approchant de l'arche leurs pieds s'embourberont ». Les écoinçons suivants sont également porteurs d'allusions midrashiques très révélatrices: deux groupes de personnages, des membres de la famille de Noé, convergent vers l'arche, les pieds immergés dans l'eau en crue. Il est en effet stipulé dans ces mêmes récits légendaires que Noé, manquant de foi envers le créateur attendit que les eaux du déluge atteignent la hauteur de ses chevilles pour entrer dans l'arche.

Les deux scènes suivantes sont, une fois encore, totalement atypiques: les versets targumiques relatent comment Noé trouva un cep de vigne que le fleuve avait entraîné du jardin d'Eden et comment il le replanta à proximité d'une source d'eau vive afin qu'elle portât de bons fruits. On voit ici Noé, profondément incliné vers le sol, qui sonde la terre à l'aide d'un bâton fourchu de sorcier. Le cycle des vendanges est lui aussi parsemé d'allusions à des procédés liturgiques juifs, la viticulture étant une des activités agricoles où la communauté juive joua un notable rôle d'expansion.

Le module lapidaire placé en conclusion du récit, témoin d'une disjonction narrative évidente, s'explique en partie par la trame narrative développée dans le livre des Jubilés, seul Texte qui présente une double occurrence d'holocauste. Il illustre en outre deux symboles de la Pâques juive, l'immolation de l'agneau pascal et l'élévation de la coupe de vin.

Deux « anomalies » iconographiques introduites dans le tympan du Jugement dernier, confirment la présence de sources juives et en éclairent le sens: au registre médian, deux enfants nus figurent au milieu du cortège des élus s'avancant vers le paradis. Il ne peut s'agir d'âmes puisque le cortège est composé d'élus adultes et vêtus: on peut donc rapprocher les symboles qu'ils tiennent, un rameau feuillu pour le premier, un fruit rotundiforme pour le second, des deux principaux symboles liturgiques de la Fête de Sukkot, ou fête des Tabernacles, solennité juive à forte connotation eschatologique. Le lulab serait une allusion à l'arbre de vie et l'ethrog, ou cédrat rotundiforme, le fruit avec lequel on se présente devant le Christ-Juge. L'extrait d'un sermon rédigé pour l'office de l'Épiphanie par Guy d'Orchelles, magister à Paris vers 1225, permet d'éclairer leur présence, tout comme les définitions des recueils de *Distinctiones* élaborés au XIII^e siècle: « Il faut noter que, dans certaines églises, les enfants n'entrent pas dans le chœur avant que ne soit achevé l'invitatoire, parce que les juifs, qui sont signifiés par des enfants, attendent encore. Quand la plénitude des nations sera entrée, alors eux-même entrèrent, parce que si le nombre des fils d'Israël a été comme le sable de la mer, leurs restes seront sauvés ».

Ces différentes considérations nous ont amené à solliciter avec profit le contexte historique et religieux qui vit l'édification de la cathédrale: en 1220, le pape reproche à l'archevêque Simon de Sully d'avoir toléré la construction de plusieurs synagogues dans son diocèse, preuve d'un certain dynamisme de cette communauté, et lui ordonne de les détruire, menaçant même de sanctions canoniques les chrétiens qui s'y opposeraient. On peut relever également la présence au sein du chapitre cathédral d'un juif converti par Guillaume du Donjon, archevêque entre 1200 et 1209, devenu diacre de la cathédrale sous le nom de Guillaume de Bourges. Sa culture bivalente, juive et chrétienne, transparaît dans le *Liber Bellorum Domini*, le Livre des guerres du Seigneur, où il tente de convertir ses ex-correligionnaires en utilisant des arguments extraits de leur propre répertoire midrashique, targumique et talmudique. Son oeuvre peut être datée des années 1233-35, puisqu'il cite un canon promulgué au concile de Narbonne qui instaure le port obligatoire de la rouelle comme signe distinctif de la communauté juive.

Cette nouvelle interprétation du programme iconographique de la façade berruyère permet de reconsidérer les relations entre juifs et chrétiens, relations qui se déclinent au XIII^e siècle en termes de polémiques et de confrontations, sous une lumière nouvelle. L'élément le plus décisif reste que ces adjonctions, ces gloses midrashiques, targumiques ou midrashiques sont intégrées à un programme chrétien dans lequel la Vierge et le Christ occupent une position prééminente. Il semble donc bien que les concepteurs du programme de la façade n'ont pas cherché à maîtriser l'héritage juif par le biais de concordances ou de séries typologiques, mais qu'ils ont en revanche tenté de l'inclure dans l'économie du salut, d'en faire le fondement, au sens propre du terme, puisque ce message occupe le soubassement des portails où culmine un Jugement dernier dans lequel les juifs figurent parmi les élus.

L. Brugger, *La façade de Saint-Etienne de Bourges. Le Midrash comme fondement du message chrétien*, Civilisation Médiévale IX, Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, Poitiers 2000.